

**Patrick Imbert. *Comparer le Canada et les Amériques : des racines aux réseaux transculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 290 p.**

**Adina Balint**

---

Volume 16, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041787ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041787ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Balint, A. (2016). Compte rendu de [Patrick Imbert. *Comparer le Canada et les Amériques : des racines aux réseaux transculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 290 p.] *Mens*, 16(2), 103–107.  
<https://doi.org/10.7202/1041787ar>

## Comptes rendus

**Patrick Imbert.** *Comparer le Canada et les Amériques : des racines aux réseaux transculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 290 p.

Tandis que plusieurs auteurs comparent les Amériques selon des perspectives culturelles en les « insérant dans un discours historique » (p. 1), qui a toujours eu tendance à ne retenir que des différences, l'étude de Patrick Imbert, *Comparer le Canada et les Amériques : des racines aux réseaux transculturels*, est novatrice dans le domaine des études comparatistes. Elle propose une approche pluriculturelle des Amériques, basée sur l'idée que les cultures du Nouveau Monde sont construites « plus à partir de coïncidences que de causalités, plus à partir de rencontres à développer dans l'immédiat ou le temporaire que de rapports établis dans des durées longues » (p. 2). Le projet remet en question les paradigmes fondateurs du XIX<sup>e</sup> siècle européen : barbarie / civilisation, extérieur / intérieur, soi / les autres, qui excluent de nombreuses populations du Nouveau Monde – Autochtones, Noirs et Métis – pour prôner le dépassement des dualismes par la théorie du « tiers inclus » et des concepts comme celui du « caméléon », de la légitimité des déplacements et des pensées du multi- et du trans-.

Le livre présente trois grands chapitres, chacun ayant une quinzaine de sous-chapitres, qui livrent un panorama transculturel des Amériques, depuis « l'invention des États-nations et les paradigmes fondateurs : extérieur / intérieur, synonyme de barbarie / civilisation », à travers la contestation des « récits légitimant l'exclusion », pour terminer avec les « dynamiques interculturelles, multiculturelles et transculturelles contemporaines », titre du dernier chapitre. À la fin de l'ouvrage, la bibliographie de vingt-six pages, comprenant des titres d'études théoriques et de textes littéraires sur le Canada et les

Amériques, constitue une excellente ressource pour des recherches dans le domaine.

Patrick Imbert part du constat qu'« il ne faut pas négliger les liens historiques qui se sont établis au cours des siècles entre les différents pays des Amériques et notamment les liens entre le Canada et les Amériques latines » (p. 13), d'autant plus que la majorité des recherches sur les Amériques ont été consacrées aux rapports avec l'Europe. Si l'étude des liens interaméricains, d'un point de vue historique, sans passer par l'Europe, reste encore en partie à faire, sauf pour les rapports entre le Canada et les États-Unis, le but de cette monographie est de montrer que les paradigmes intérieur / extérieur, altérité unique liée à l'Europe / altérités multiples des Amériques, temporalité longue / temporalité courte / instant, *frontier* / frontière se sont transformés dans la diachronie, en passant « d'une recherche du stable vers une maîtrise du dynamique dans la relation avec les autres » (p. 14). Selon Imbert, le modèle de Will Kymlicka sur le multiculturalisme au Canada anglais, l'interculturalisme québécois selon Gérard Bouchard et les analyses de René Girard, dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, permettent de réfléchir au fonctionnement des rencontres avec des altérités multiples et d'envisager « la légitimité des déplacements » (p. 15) géographiques, linguistiques et symboliques.

Plus loin, en discutant la signification du terme « altérité » en Europe et dans les Amériques, Imbert met le lecteur en garde : « l'opposition barbarie / civilisation n'a pas du tout la même signification dans les Amériques et en Europe » (p. 37). Ainsi, « l'enfant du sol, le créole » (p. 40), qui est perçu négativement dans une perspective européenne, devient le prototype d'une identité métissée, de l'entre-deux, représentative des Amériques, donc, positive. Dans la littérature contemporaine, des récits comme *L'histoire de Pi* de Yann Martel, ou *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière illustrent un vaste éventail de questions liées à l'altérité : « la différence, le racisme, l'immigration, le multiculturalisme, l'interculturalisme et [l]es stéréotypes négatifs » (p. 49),

par exemple. On pourrait ajouter ici « le métissage des espaces : propriété et libéralisme » (p. 57) ; et aussi, cette autre question essentielle : comment repenser les rapports avec les peuples fondateurs ?

Dans une perspective d'inclusion et de dépassement des dualismes, le deuxième chapitre analyse différentes manières « d'échapper aux récits légitimant l'exclusion » (p. 77). Ainsi, l'auteur propose plusieurs axes de réflexion : « échapper au dualisme par le complexe » (p. 79), « le rejet du nationalisme homogénéisant » (p. 99), l'étude des prototypes tels l'« orphelin », le « bâtard », le « *self-made man* », et la théorie des « réincarnations » (p. 106), illustrée dans les romans *The Law of Love* de Laura Esquivel, *Self* de Yann Martel, et *Myron* de Gore Vidal. Il suffit de lire le beau sous-chapitre « Trouver sa niche dans le vide » (p. 133) pour se convaincre que « renaître » et « renaître à soi-même » (p. 138) sont des métaphores qui définissent les identités multiples des Amériques.

L'étude des « dynamiques interculturelles, multiculturelles et transculturelles contemporaines » (p. 139) dans le troisième et dernier chapitre révèle, elle aussi, le même désir d'inclusion et de transgression des dichotomies réductrices. Par l'analyse de plusieurs récits de Pico Iyer, l'auteur fait des analogies entre les discours littéraire, sociologique et anthropologique, et nous conduit à réfléchir à ce qu'il appelle « la citoyenneté transculturelle » (p. 139), où le partage culturel est possible, peu importe la langue que l'on parle. Il s'agit de cette dynamique où « ce sont les récits plus que la langue qui sont transportables et qui déterminent l'orientation culturelle » (p. 146).

En somme, de nos jours, un rapport complexe aux significations se manifeste dans les récits des Amériques dans le but d'infléchir une relation antagoniste dualiste vers une « coopération multiple et efficace » (p. 183). C'est bien de la puissance créatrice qu'il s'agit. Le dernier chapitre comprend des développements pertinents sur « la sémiotique du transculturel » (p. 182), sur « le choix dans la production de significations » (p. 88), pour mettre en lumière le fait que, dans les Amériques, « hasard et coïncidence » (p. 189) déplacent les dialectiques européennes basées sur des rapports de cause à consé-

quence. Il est intéressant de noter que Patrick Imbert fait constamment appel à la littérature pour étendre ses réflexions. Ainsi, pour discuter les notions de « tiers inclus », de « caméléonage » ou de « *home* », il analyse *L'histoire de Pi* et *Self* de Yann Martel, ou *À toi* de Kim Thúy et Pascal Janovjak. La littérature, tout comme l'anthropologie, la sociologie, les études culturelles et les médias contribuent à élargir nos perceptions du Nouveau Monde.

Pour conclure, Imbert appelle à repenser les discours et les savoirs sur les Amériques dans le contexte de la mondialisation et de l'ère postmoderne / postcoloniale / inter-multi-transculturelle à partir des images de soi multiples et de la rencontre fructueuse avec l'altérité. Il ajoute que, « dans une optique transculturelle, la culture n'est pas un ensemble d'éléments tournés vers le passé. Elle est ce qui favorise la rencontre des groupes et des individus par le partage » (p. 238). Ce que les comparaisons transculturelles transaméricaines nous apprennent, c'est surtout « le passage de l'identité essentialisée aux identités relationnelles polyculturelles où toutes et tous visent à partager ce qu'il y a de meilleur dans l'humain, de la créativité technique et pédagogique à la transcendance spirituelle » (p. 240). La réflexion sur les Amériques transculturelles est un travail infini et en perpétuelle transformation.

Dans sa remarquable monographie, Patrick Imbert nous livre un très bon état des lieux des recherches à ce sujet, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, en renouvelant le champ de recherche des études comparées : il nous convie à réfléchir à la complexité des questions qui concernent les Amériques et qui y circulent. S'il intitule sa conclusion « Le surplus de savoirs », c'est pour nous signifier que le surplus des savoirs est désormais positif, car « au lieu de mener à être *not quite*, "comme" ou inadéquat » (p. 241), ce surplus devient un avantage dans le contexte de la mondialisation, qui valorise le développement de soi et de la société par l'accumulation des innovations et des rêves. À lire les analyses engageantes de l'ouvrage *Comparer le Canada et les Amériques*, nous comprenons mieux que la « société des savoirs » est un espace de créativité et un lieu symbolique où les

rencontres sont multiples et positives, et permettent de passer « des racines aux réseaux transculturels ».

— Adina Balint  
*Département de langues et littératures modernes*  
*Université de Winnipeg*

**Linda Kay. *Elles étaient seize : les premières femmes journalistes au Canada*, traduit de l'anglais par Robert Laliberté, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 276 p.**

Traduction de *The Sweet Sixteen* (McGill-Queen's University Press, 2012), *Elles étaient seize* de Linda Kay, professeure de journalisme à l'Université Concordia, s'inscrit dans la foulée des recherches sur les pratiques et les figures journalistiques féminines (Gosselin, Savoie, Saint-Martin et Décarie, Lévesque) en retraçant les origines du Canadian Women's Press Club (CWPC) au tournant du xx<sup>e</sup> siècle. Alors que la tendance privilégie plutôt la comparaison entre le Canada et la France, Kay réoriente la perspective en centrant son étude sur les rapports entre Canadiennes françaises et Canadiennes anglaises. Elle suit ainsi l'itinéraire qui mène, en 1904, un groupe de seize femmes journalistes aux États-Unis pour couvrir l'Exposition universelle de Saint-Louis, « qui attira vingt millions de visiteurs et servit de cadre aux premiers Jeux olympiques tenus en Amérique du Nord » (p. 9). En plus de constituer une occasion d'élargissement des connaissances culturelles et artistiques et de légitimation professionnelle, ce voyage en train donne naissance à « la première association de femmes journalistes dans le monde à se constituer sur une base nationale » (p. 10). Selon Kay, la fondation du CWPC représente une prise de « position politique retentissante » puisque les objectifs de cette association s'attachaient à la fois à des enjeux patriotiques (répandre le sentiment national), professionnels (défendre les intérêts des femmes journalistes) et littéraires (« encourager une haute tenue littéraire dans l'écriture journalistique »